

# INTRODUCTION

---

Cet ouvrage est l'aboutissement d'une réflexion collective. Il est le fruit de la solidarité entre des jardinières d'Ariège et des travailleuses exploitées<sup>1</sup> au sein d'une association « écolo », Kokopelli, dont l'objet est de diffuser des semences. Nous avons refusé de tolérer la banalité du mal que constitue le rapport salarial, quoiqu'il soit partout présenté comme « naturel » et normal. Pour les employées, témoigner de la violence de leur quotidien a d'abord eu un effet libérateur. Puis, ensemble, nous nous sommes rendues compte que cette histoire contenait des dimensions sociales et politiques qui méritaient d'être explorées et restituées.

Bien avant de croiser la route de l'association Kokopelli, nous étions tous et toutes engagés dans la sauvegarde de la diversité des semences potagères. Vivant à la campagne, nous produisions déjà des graines pour notre usage, nous les conservions, nous les échangeons avec d'autres. Nous avons conscience de faire partie d'un mouvement plus vaste contre la marchandisation des semences et l'appauvrissement de la diversité cultivée, ainsi que pour un apprentissage renouvelé des savoirs paysans. Au sein de ce mouvement, certaines figures ou organisations militantes occupent plus d'espace médiatique que d'autres, telle l'association Kokopelli qui tire son nom d'un personnage mythique de la tradition amérindienne, joueur de flûte bossu symbolisant la fertilité et la joie.

1. Dont quelques hommes !

Jusque-là basée dans le Gard, l'association se délocalise en Ariège en 2013. Elle embauche une vingtaine d'employées en contrat saisonnier, parmi lesquelles se trouvent les futures rédactrices de cet ouvrage. Dans les coulisses de la petite boutique de Gaïa, nous déchantons vite, le son du pipeau cesse de nous charmer. Notre enthousiasme est broyé par les techniques du management moderne. À l'image de n'importe quelle entreprise privée, Kokopelli veut sans cesse augmenter la productivité de ses salariées et applique à cette fin une discipline de fer (voir « Supporter les cadences infernales... », p. 19). Sortir du rang nous a coûté une tranche de vie bien amère qu'il nous faut encore digérer (voir « Ce processus de destruction morale... », p. 33 ; « Un employé en connexion directe avec Gaïa », p. 39). Nous ne pouvons nous contenter de mettre en cause la personnalité du chef, Dominique Guillet, comme nous y invitent ceux qui ne veulent pas que l'on touche à l'icône Kokopelli. Au-delà de notre situation particulière, les paroles et les analyses regroupées ici décrivent les formes spécifiques d'une exploitation classique. Elles illustrent l'injonction contradictoire qui est faite au travailleur exploité au nom d'une cause (voir « Le chef et la cause ne font qu'un », p. 53). Trop rares sont les critiques formulées dans le milieu associatif, encore plus rares les témoignages de lutte. Nous espérons que nos témoignages résonneront, nourriront d'autres colères et susciteront, pourquoi pas, l'indispensable irrévérence à opposer aux petits maîtres.

Avec cet ouvrage, nous tentons de poursuivre un combat salarial avorté en engageant une réflexion collective sur le travail et le rôle de l'écologie au sein du capitalisme. Au fil des siècles, le capitalisme s'est attelé à détruire les sociétés paysannes. Une des étapes de ce vaste mouvement a consisté à transformer les semences en marchandises standardisées pour accompagner l'industrialisation des cultures<sup>1</sup>. Industrialisation que l'État organise dès le départ au bénéfice des grandes

1. Ce texte n'a pas pour objet d'analyser l'histoire de l'administration et l'industrialisation des semences. À ce sujet, on pourra notamment consulter : C. Bonneuil, F. Thomas, *Gènes, pouvoirs et profits, recherche publique et régime de production des savoirs de Mendel aux OGM*, Quae, 2009.

entreprises du secteur : production de machines et d'intrants chimiques, sélection industrielle des semences. L'appauvrissement de la diversité variétale compte parmi les effets désastreux de cette économie administrée. À la fin des années 1990, Kokopelli contribue à faire émerger médiatiquement la question de l'appropriation des semences par l'industrie. Nous avons pu être séduites par les discours du président de l'association qui nous semblaient radicaux. Soutenir Kokopelli, pensions-nous, c'était lutter contre cette économie qui prétend éternellement fournir des solutions aux désastres qu'elle engendre.

La notoriété de l'association grandit au début des années 2000 ; plusieurs procès la transforment en symbole. Elle surexpose dans les médias sa criminalisation par l'industrie semencière. Cette dernière ne tolérerait pas l'existence d'une association qui vend des semences non homologuées (voir « Deux procès et les félicitations du jury », p. 93.). Kokopelli apparaît comme le David de la semence livrant un combat inégal et courageux face aux multinationales de l'agroalimentaire et de la semence. Cette bande d'électrons libres déferaient le droit des semences au nom de la défense d'une petite paysannerie du bout du monde (voir « Le monde est loin d'être sauvé ! » p. 87). Difficile de percevoir que ce mépris affiché des réglementations cache la défense de la liberté d'entreprendre sur un marché de niche en cours de constitution. Difficile de déceler sous ces apparences que l'association mène une activité où la logique commerciale l'emporte largement.

Kokopelli prétend que plus elle vend de graines, plus la diversité variétale est démultipliée. Acheter Kokopelli deviendrait un acte militant : à chaque commande de graines, on prendrait notre petite part à la conservation. Une fois vendues, les graines, existant dès lors quelque part dans le monde, feraient alors « vivre » telle ou telle variété non homologuée. En somme, l'association ferait de la conservation par essaimage ; le mar-

ché ne prendrait finalement pas si mal en main la sauvegarde de ce qu'il est désormais convenu d'appeler « biodiversité ». En réalité, ces variétés peuplent de plus en plus les balcons cossus de citadins, ou les jardins d'agrément. Cette drôle de vision de la « conservation des semences » s'accompagne de la volonté de proposer à tout prix (mais plutôt cher) des milliers de variétés. Pour pouvoir tout proposer tout le temps, pour alimenter son catalogue de l'authentique, Kokopelli doit recourir à des grossistes bio installés en Europe et aux États-Unis plutôt qu'à des petits producteurs. Moins de producteurs pour plus de semences, voilà la formule magique de la petite boutique de Gaïa. La qualité des semences distribuées en pâtit, et la dimension nourricière aussi (voir « On est loin du mythe des fabuleux jardins de conservation » p. 61).

Chacun et chacune d'entre nous était adhérente ou sympathisante de Kokopelli ; certaines ont parrainé des variétés pour sa gamme « collection », d'autres ont mené des actions de soutien au moment du procès intenté par le semencier Bau-maux. En tant que jardinières qui produisent et échangent des graines, nous pensons désormais que Kokopelli véhicule une vision amputée des semences, de leur conservation et des luttes politiques à mener (voir « Semis de pensée » p. 119). La vision de la vie développée par l'association fait fi des conditions matérielles d'existence. Ses textes font systématiquement référence à « Gaïa, la Terre-Mère » : les semences tomberaient en pluie de sa main généreuse, paysans et jardiniers ne seraient que les intermédiaires entre la grande timbale cosmique et le reste de l'humanité. Les paysans seraient de simples « gardiens » d'une semence hors sol, véhicule divin de « la Vie »... Un tel rapport au monde pourrait être gentiment poétique s'il n'occultait pas la réalité matérielle des paysans, leurs pratiques, leurs difficultés, leur exploitation. Or les semences sont le fruit d'une organisation sociale : elles n'existent pas en dehors de

contextes historiques et géographiques multiples, au sein desquels s'incarnent les rapports sociaux et se transmettent des savoirs spécifiques. Dans une semence, il y a une communauté de pratiques, un travail commun, des discussions sur les sols et les plantes, des connaissances partagées. Si l'on ne veut pas que l'industrie en soit seule dépositaire, les connaissances et savoir-faire qui entourent la culture de semences supposent une transmission. Jusqu'à récemment, en Occident, les communautés paysannes produisaient leurs semences et les échangeaient régulièrement avec d'autres. À présent que ces pratiques traditionnelles ont disparu ou sont en passe de disparaître, la production et l'échange non marchand de semences potagères sont en grande partie issus de pratiques militantes. Loin de pousser les producteurs de semences à s'auto-organiser, et à échanger entre eux, Kokopelli contribue à les isoler (voir « Si c'est le prix le moins cher qu'il recherche, qu'il aille travailler avec les industriels ! », p. 77). En guise de rencontre, une communion dans la parole du chef. En guise d'hostie, l'indigeste soupe « métahistorique » d'un avatar de théoricien<sup>1</sup>. De la dévotion à son dogme confus et néanmoins réactionnaire devraient éclore d'innombrables « tribus du futur » (voir « Kokopelli contre "l'antique-et-omnisciente-société-de-ceux-qui-tirent-les-ficelles" », p. 103).

Longtemps nous avons évité d'entendre les envolées mystiques qui accompagnent les déclarations de guerre à l'industrie du président de l'association. Quand on a les pieds dans la terre et la tête sous la pluie, une petite dose de sacré, pourquoi pas ? Sourire aux lèvres, nous avons pris la rhétorique des communiqués de Kokopelli comme les tics de langage, lyriques et maladroits, de babas cool qui auraient au moins le mérite d'être en colère. Mais en colère contre qui ? Contre les complots chimériques d'une mafia planétaire omnipotente qui aurait pour programme rien de moins que l'annihilation de la vie, il faudrait mener une « *guerre chamanique afin de*

1. Il s'agit de John Lash, auteur entre autres de « Reprenons la terre ! Une recension d'*Avatar* » (liberterre.fr, consulté en septembre 2016) traduite par Dominique Guillet, renversante analyse de ce « chef d'œuvre de science-fiction gâienne » réalisé par James Cameron.

1. Dominique Guillet,  
« Pour Victor Jara », in  
*Semences de Kokopelli*,  
éditions La Voix des  
Semences, 2012.

2. *Ibid.*

*neutraliser à jamais les criminels déments et inhumains – très peu nombreux en vérité – qui sèment à tous vents la ruine et la désolation sur cette belle Planète, la Terre*<sup>1</sup>. » Vision simpliste et exaltée qui masque les antagonismes sociaux et ne produit en définitive que de la résignation. On fertilise peu les luttes en prenant pour ennemi inaccessible une « *clique de psychopathes prédateurs*<sup>2</sup> » qui poursuivrait un projet caché et immémorial de contrôle des esprits.

Nous pensons être complices de résistants anticapitalistes face à la justice, nous avons été les auxiliaires d'une imposture. Était-ce un aveuglement volontaire car, dans cette époque sinistre, on a besoin de héros en carton-pâte ? Un malentendu culturel car on ne connaît pas grand-chose par ici à l'idéologie New Age ? En tous cas, ce malentendu est entretenu par les dirigeants de Kokopelli qui ont depuis longtemps compris que la meilleure des marchandises, c'est le discours. Kokopelli vend des graines, certes, mais Kokopelli vend surtout une idée dont les graines sont l'alibi. Cette petite entreprise familiale, qui ne produit des semences qu'à la marge, commercialise une conception individualiste de l'autonomie bien éloignée de la nôtre. En pointant le décalage systématique entre ses discours et la réalité de ses pratiques commerciales et salariales, nous n'agissons pas par rancœur – elle n'aurait pas tenu au fil de ce long processus d'écriture collective – ni dans le but de « détruire Kokopelli ». Bien que nous ayons d'autres choses à faire – que ce soit au jardin ou contre la « loi travail » par exemple –, bien que nous craignons que la direction ne nous balance à Gaïa – voire à la justice –, nous avons été poussées par une triple exigence : de solidarité entre ex-salariées, de critique sociale et de défense de pratiques collectives. Précisons à toutes fins utiles que nous ne travaillons ni pour Monsanto, Bayer ou le GNIS (Groupement national interprofessionnel des semences et plants), ni même pour le Réseau semences paysannes (RSP) !

Par la réalisation et la diffusion de cet ouvrage, nous souhaitons rendre désirable la quête d'autonomie, cette recherche de cohérence entre pratiques et idées. Quelque chose qui se parcourt à plusieurs, là où se construit du commun, de la solidarité, de l'échange. Là où le conflit éclate aussi.

Grimm (Garnements rétifs aux injonctions des maîtres minuscules)

Les expériences relatées dans ce petit livre datent de plus de deux ans. Il est possible que certaines pratiques aient évolué au sein de l'association depuis. Mais le passage de ces quelques saisons ne nuit pas, selon nous, à la pertinence de la publication de ces témoignages et des réflexions que cette expérience commune nous a amenés à formuler.